

C'est un jour de février, plein de vent et de pluie ; un fiacre monte de rue de Picpus. Au N°35 de la rue Gossec, à quelques pas de la tragique barrière du Trône-Renversé (place de Trône), une baridelle s'arrête devant une vieille porte noire. La cloche vibre, puis le porte grince sourdement et s'ouvre enfin.

« C'est pour le cimetière, ma soeur... »

Elle sourit doucement, détache la chaîne de sûreté qui barrait le portail. C'est la cour au gravier gris, flanquée des bâtiments conventuels aux fenêtres garnies de blanche mousseline, fermée par l'église au crépi jaunâtre, aux verrières luisantes et médiocres. La sœur s'incline, s'en va, et le sourire humble et doucement résigné s'éteint ; elle disparaît.

Une vieille paraît, le parapluie sous le bras, et qui nous mène. Ce silence qui pèse, cet énorme silence prisonnier entre ces murs ternes, ce silence de mort... C'est une vieille dame que nous venons chercher ici, la funèbre Dame qui, le doigt aux lèvres flétries, nous accueille dans cette cour où notre pas étouffé vibre dans l'écho.

On entre dans le jardin du cloître. On longe le mur aux grosses briques rudes. Ce sont des platesbandes noires sous la couche d'humus, une gloriette au treillage de bois vert, puis, soudain, une porte de fer. Elle grince lugubrement. C'est le cimetière. Aux cœurs oublieux, une plaque de marbre encastrée dans le mur, parle :

SÉPULTURE DE LA MAISON
DE SALM-KYRBURG
ET DE 1306 PERSONNES QUI ONT PÉRI
A LA BARRIÈRE DU TRONE DEPUIS LE 20 PRAIRIAL AN II
(en réalité, le 4 messidor)
JUSQU'AU 9 THERMIDOR SUIVANT.

Rien dans ce tragique enclos n'indique l'origine du site. Jusqu'en messidor an II (juin 1794) c'était un lieu paisible, champêtre, abandonné. Les religieuses chanoinesses de Saint-Augustin, établies au village de Picpus, y venaient se délasser de la rigueur des règles conventuelles.

Aux jours de la Terreur elles se dispersèrent, les unes partant pour l'exil, les autres pour la Conciergerie. Le couvent devint une prison, le jardin devint un cimetière. Des employés de la Commune de Paris vinrent, menant avec eux des planches sur un tombereau. Avec les planches on fit une clôture, dans leur périmètre on creusa une énorme fosse, on abattit un pan de mur et par cette ouverture on jeta les cadavres.

La guillotine, venue de la place de la Bastille à la Barrière du Trône-Renversé, avait en douze jours, du 22 prairial au 3 messidor (10 au 21 juin) comblé la fosse du cimetière Sainte-Marguerite, dans la rue Saint-Force fut donc de chercher un nouveau cimetière et ce fut le jardin du couvent de Picpus qui fut choisi.

Comme ces inhumations à Picpus eurent lieu à l'époque des grandes chaleurs — juin et juillet — la décomposition était hâtée et cette odeur cadavérique menaça de créer une épidémie, en tous cas la fermeture du cimetière l'évita. Le 10 thermidor, Sanson et ses aides démontèrent la guillotine la Barrière du Trône-Renversé et la remontèrent, dans la même journée, sur la place de la Révolution.

Ce jour-là il s'agissait d'offrir au peuple de Paris un spectacle digne de lui. Vingt-deux têtes allaient tomber, et parmi elles celles de Saint-Just, de Couthon, et de Robespierre. D'ailleurs la fosse était presque remplie. Picpus était devenu le cimetière de la noblesse et presque toutes les grandes familles avaient là quelques-uns de leurs membres.

Le 29 messidor (17 juillet), les Carmélites de Compiègne avaient été jetées dans cette fosse avec leur supérieure, Thérèse de Saint-Augustin, que son acte d'accusation qualifie de « femme Lidoine ». Parmi elles étaient les deux soeurs tourières, Catherine et Thérèse Soiron, et la soeur Piedcourt, en religion, soeur de Jésus-Crucifié qui, âgée de 80 ans et impotente, avait été jetée à bas de la charrette par un des aides de Sanson, à son arrivée à la Conciergerie. Toutes étaient mortes en chantant le Te Deum.